

Le Ranch Petiboon

Il ouvre les yeux lentement. Il se sent un peu nauséux, mal à l'aise. Le soleil filtre doucement entre les planches mal jointes du mur en face de lui, créant des effets de lumière scintillante avec les poussières légères qui dansent dans les rayons obliques.

Il finit de se réveiller. Brutalement, pendant une seconde, il ne sait plus où il est, qui il est, il se sent perdu. D'un mouvement rapide, il s'assoit dans la paille qui lui a servi de couche pour la nuit. C'est idiot de se faire des peurs pareilles au réveil !

Bien sûr qu'il sait où il se trouve. En fait, cela va lui revenir. Sûrement... Il regarde autour de lui. Bon, c'est une grange. Il est couché dans le foin. Non loin de lui, deux hommes et une femme dorment encore. D'une facture simple, la charpente en bois de l'édifice semble solide, construite avec amour, du travail bien fait. Des murs faits de planches brutes et mal équarries. Comme on en faisait autrefois... D'accord, il doit s'avouer qu'il ne sait pas où il vient de passer la nuit.

Mais il sait qui il est ! On ne peut pas oublier son nom, quoi que l'on fasse. Il se nomme... Son nom est... C'est impossible, il va bien finir par s'en souvenir ! Il doit avoir pris une sacrée cuite pour être dans cet état au réveil. Etonnant, il ne se rappelle pas non plus la soirée de la veille.

Terry, Terry Sheridan, le nom apparaît dans sa mémoire, explosant dans sa tête comme un feu d'artifice. Et voilà, déjà un mystère éclairci. Terry ? Non, ça ne colle pas... Ce n'est pas son nom, il en est d'un coup persuadé. Sheridan... Il tourne le nom, le retourne, le laisse tourner dans sa mémoire désespérément vide, espérant un écho qui ne vient pas. Que vient faire ce nom dans sa tête ?

Sans s'en rendre compte, il s'est levé. Il marche de long en large en travers de la mezzanine qui leur a servi de couche. Le menton dans la main, il creuse sa cervelle, recherchant une étincelle de souvenir, quelque bribe du passé mystérieusement disparu.

C'est à peine s'il remarque sa tenue vestimentaire. Il est en caleçon long, comme les deux autres hommes, tandis que la femme qui, toujours allongée, se retourne vers lui porte une longue chemise de nuit de toile blanche.

Il s'appuie sur une poutre, observant ses compagnons qui se réveillent lentement, prenant peu à peu pied à leur tour dans la réalité. Leurs yeux, inquiets, à l'affût, montrent bien combien eux aussi sont perdus, frappés de la même amnésie qui l'empêche d'accéder à son passé.

La jeune femme se relève doucement, sans effort, dans un mouvement coulant. Une fois debout, elle s'étire comme un félin, sans quitter des yeux les hommes qui l'entourent . Pendant quelques instants, elle semble prête à fuir, sur le qui-vive, comme un chat pris au piège. Une chatte... Une panthère plutôt !

Lentement, elle commence un mouvement tournant qui va l'amener près de l'échelle rustique qui permet de descendre au sol dans l'écurie. Haussant les épaules, il la laisse faire un moment. C'est sans importance. Peut-être détient-elle une information, une clé de sa mémoire, essentielle pour comprendre ce qui se passe.

Mais ce n'est pas en la brusquant, en la retenant ici qu'elle collaborera, qu'elle sera coopérative. Il suffit de lui laisser le

temps de se réveiller complètement, d'apprécier la situation. Alors, tout rentrera dans l'ordre.

Avec un grognement sourd, un des deux hommes se relève difficilement. Soufflant, il s'appuie sur une botte de paille. Ses épaules larges et ses biceps impressionnants lui donnent un physique de lutteur. Le menton en avant, les yeux enfoncés sous des arcades proéminentes, les poings serrés, il semble prêt à charger. Comme un taureau enfermé dans l'arène ou un bison loin de son troupeau.

Le regard du Bison croise celui de l'homme qui l'observe depuis quelques instants. Un instant l'homme croit qu'il va charger, et recherche comment s'écarter de la trajectoire éventuelle. Il lève les bras, tentant de calmer le géant furieux.

« Hé, attends un peu ! Tu ne vas pas nous sauter dessus ici ? Je suis dans le même bain que toi, vieux ! Je comprends bien ton problème, va. Tu ne sais pas où tu es, qui tu es, ni qui nous sommes. C'est bien ça ? Et bien ici, tout le monde est comme toi, frappé d'amnésie ! »

Le géant desserre les poings, se décontracte. « Et quoi, tu es docteur, pour savoir de quoi je souffre ? Alors dit-moi, qu'est ce que je fais ici, Doc ? »

Le dernier homme s'assoit dans la paille, brossant ses cheveux pour en faire tomber quelques brins d'herbe. « Ca, j'aimerais bien le savoir, mon gars ! Parce que je n'en sais rien du tout. Mais je vais te dire quelque chose : je ne sais pas pourquoi, mais le Doc, il paraît sympathique. Alors pour l'instant, je vais lui faire confiance. Et tant pis si je me trompe. »

Son nez un peu crochu, ses yeux écartés, un corps mince et fin, il fait penser à un oiseau de proie. Un faucon. D'un bond léger, il se met debout sans se servir de ses mains. Le Bison, qui le regardait avec un air dédaigneux, admire l'exploit qu'il serait bien incapable d'imiter.

Tendant la main, le Faucon s'avance vers le Doc. La poignée de main est franche, claire. Grommelant, le Bison s'approche d'eux en secouant les restes de paille qui traînent dans ses

cheveux. Il avance aussi sa main. La fille les regarde, les bras croisés. Son air égaré à fait place à un calme apparent.

« Bon, dit le Doc. Je présume que vous avez tous oublié votre nom ? C'est bien ce que j'avais compris. Alors pour simplifier, je propose que nous nous donnions des surnoms. Le Doc, c'est bon, et puis, j'ai déjà l'impression d'avoir été appelé comme cela. »

Le Faucon se tourne vers leur compagne et la désigne « Elle, comment tu veux l'appeler ? » « La Panthère, est-ce que cela vous convient ? » La femme éclate de rire, acquiesçant d'un hochement de tête. De sa démarche légère, elle s'avance vers eux, la main tendue. « Ca me va, topez-là ! »

« Moi, si tu veux m'appeler le Bœuf, je te casse en deux, tu es prévenu ! » Le Doc sourit. « Et le Bison ? » « Quais, à la rigueur, et pour l'oiseau, là, tu as choisi un nom aussi ? » « Le Faucon. »

Le Doc tend la main vers le Bison. Celui-ci la regarde, puis, dans un rictus ressemblant à un sourire, la prend dans son énorme pogne. Les deux autres posent leurs mains sur celles des deux premiers, scellant comme une sorte de pacte. Puis, d'un mouvement commun, ils se tournent vers la sortie de la grange.

Souplement, la Panthère se laisse glisser le long de l'échelle, se recevant sans bruit au sol. Un coup d'œil plus tard, elle fait un signe à ses compagnons. Main fermée, agitée d'avant en arrière. Comme un seul homme, ils descendent à leur tour. Etrange, pense le Doc. Il a réagi au mouvement de la Panthère comme s'il savait ce qu'il devait faire. De même, les autres ont suivi, comme s'il était normal de le suivre.

L'écurie est spacieuse, bien tenue. Six chevaux occupent des boxes, en laissant deux autres vides. Près de la porte se trouve une carriole en parfait état. Au mur, tout un attirail en cuir est accroché. Le Doc observe les lanières, boucles et autres objets accrochés. Il plonge au fond du peu de mémoire qu'il lui reste. Mais rien n'émerge, encore une fois. Tout ceci ne lui dit rien. Des

mots éclatent comme des bulles sous son crâne, sans qu'il puisse les associer vraiment à ce qu'il voit. Harnais, sangle, licol, rênes.

Le Bison s'approche d'un cheval, flattant son encolure en murmurant quelques mots à l'animal, qui réagit en frottant son museau sur la large paume du colosse. Ouvrant la porte de la stalle, il entre, fait le tour de l'animal, sans stopper ses caresses ni ses murmures. L'animal, très calme, laisse faire sans broncher.

De son côté, Le Faucon passe devant chaque box, observant rapidement chaque animal. « Belles bêtes, bien entretenues. De belles montures, faites pour les longues chevauchées. » Il sourit, se décontractant. Avançant, il caresse une autre bête. « Alors ma belle, c'est pour bientôt ? Ne t'inquiètes pas, tu auras le beau poulain du monde. » Le Doc enrage de son inutilité.

La Panthère, ignorant aussi totalement les chevaux que l'attirail du mur, s'est approchée de la large porte à deux battants. Entre-ouvrant sans bruit un côté, elle observe l'extérieur. D'une main, elle fait signe aux autres de se tenir tranquille. Le Doc s'approche derrière elle. Paume dressés, elle le stoppe dans son mouvement.

Puis, rapidement, sa main s'agite, poing fermé, qui s'ouvre, les doigts qui s'écartent, la paume frappant sa hanche. A son grand étonnement, le Doc traduit dans sa tête : « Nous ne sommes pas seuls. Au moins une femme. A vingt mètres, en face Une fermière, sans armes apparentes. Mais elle ne doit certainement pas être seule ici. » Le Doc s'approche à nouveau à pas de loup.

La cour devant la grange est en terre battue, craquelée par la sécheresse. L'autre extrémité est fermée par une maison basse en rondin à la cheminée fumante. Une porte, une fenêtre aux volets de bois. Facile à défendre en cas d'attaque. Un des côtés est barré par une clôture en bois avec un portail d'où part un chemin carrossable. Le dernier côté est fermé par plusieurs enclos, vides pour l'instant.

Devant la maison, une femme d'une trentaine d'années est occupée à remonter un seau au puit. Le Doc la regarde prendre

le seau plein et retourner dans la maison, soulevant avec peine son lourd fardeau. Sans toucher à la porte, il se retourne vers ses compagnons.

Instinctivement, il utilise le même langage gestuel que sa compagne. « La fermière, c'est notre seul contact. Il faudrait que l'un de nous aille lui parler... » Son regard parcourt les visages de ses compagnons, s'arrêtant dans les yeux de la Panthère. Celle-ci sourit tristement, haussant les épaules. Elle ne parle pas, mais chacun comprend. « Laisse tomber, Doc, j'ai compris. La seule femme, sacrificable... Bravo les gars ! »

Le Doc sourit. Un instant, un écho résonne dans sa mémoire amputée. Comme si cette scène avait déjà été vécue, de nombreuses fois, ailleurs... Mais non, les souvenirs se dissipent, ne laissant qu'un goût amer de manque. Le sourire se fige en un rictus de désespoir.

Ouvrant à peine plus la porte, la jeune femme sort calmement et se dirige d'un pas assuré vers le ranch, ses pieds nus soulevant une poussière ocre qui s'envole derrière elle. Loin derrière la maison, de hautes collines barrent l'horizon, tandis qu'à droite comme à gauche, la plaine herbeuse s'étend à l'infini. Elle se retourne, observe la grange de bois, la plaine et la forêt qui commence à quelques centaines de mètres. Un peu isolé, comme coin !

Lorsqu'elle se retourne, la porte s'ouvre, laissant à nouveau passer la fermière. Cette fois, elle porte, avec quelques difficultés, un long fusil de chasse à poudre noire. Comme un flash dans son esprit, la Panthère imagine la balle pénétrer un corps, le traverser, ressortir par-derrière dans un éclaboussement de sang. Chargement par le canon, une mesure de poudre, une bourre, la balle. Le retour d'un pan de sa mémoire lui arrache un sourire. Se trompant sur la signification, la fermière répond d'un léger sourire, un peu forcé.

La Panthère lève les mains, écartant les paumes. « Bonjour, Madame... » Menaçant toujours l'intruse de son arme impressionnante, la femme se recule dans l'encadrement de la porte. « Un bon jour, c'est vous qui ne dites ! Qu'est-ce que vous

faites ici ? Et votre tenue, c'est pas des habits pour une femme honnête, ça. » La Panthère abaisse les yeux sur sa tunique légère, esquisse un grand sourire en guise d'excuse et s'avance encore un peu. La femme semble hésiter puis relève son arme en s'écartant à regret, comme pour l'inviter à entrer.

Les deux femmes entrent, la fermière jetant un dernier regard anxieux à l'extérieur. Puis la porte se referme derrière elle et le silence retombe sur la cour desséchée.

Les hommes attendent depuis près d'une demi-heure dans la grange. Peu à peu, sous l'action du soleil, la température monte. Elle est encore agréable, mais à midi, le lieu doit se transformer en fournaise. Le Doc s'est assis sur une caisse et tente, toujours en vain, de rassembler ses souvenirs. Il a du mal à se concentrer, se demandant sans cesse ce que font les deux femmes dans le ranch.

Le Bison et le Faucon, comme des gamins découvrant un nouveau jouet, se sont amusés quelque minutes à seller les chevaux. L'un et l'autre semblaient se débrouiller fort honorablement. Parfois, ils poussaient des petits cris, comme s'ils découvraient peu à peu, au travers de leur activité, des liens vers leur passé effacé.

Ensuite, ils ont fouillé la grange, rassemblant tout ce qui pouvait ressembler à une arme. En un quart d'heure, un assemblage hétéroclite d'instruments coupant, emmanchés sur des supports variés, s'étaient aux pieds des trois hommes. Chacun armé d'une machette, ils attendent.

Rageusement, le Doc tape du pied dans un caillou. Les autres au moins ont trouvé de quoi s'occuper l'esprit, pour ne pas ressasser en permanence la perte qui les affecte. Bon, ils sont familiers des chevaux. Des cow-boys, peut-être, ou des lads. Avec un étrange engouement pour les armes. Mais lui, qui est-il, que peut-il faire ? Q'est-il venu faire ici ? Et que leur est-il arrivé pour qu'ils aient ainsi perdu la mémoire tous ensemble, dans ce

lieu perdu ? Il serre les poings, écrasé par son impuissance à répondre à la foule de questions qui hantent son esprit.

La porte s'ouvre en grinçant, répandant un flot de lumière dans l'écurie, faisant sursauter le Doc plongé dans sa mélancolie. Avec un serrement de cœur, il se sent coupable. Il aurait dû être aux aguets, ne pas se laisser surprendre ainsi comme un néophyte. Il se calme en respirant profondément. Et alors, qu'est-il, sinon un débutant, avec cette mémoire obstinément fermée ?

La silhouette de la Panthère, moulée dans une robe longue d'un bleu pâle, s'encadre dans l'ouverture. Les trois hommes se détendent. Elle jette un ballot aux pieds du Doc.

« Allez les gars, voilà des tenues. Désolé, le Bison, mais ce sera peut-être un peu étroit. Et faites-y attention, elle me les a prêtées contre une journée de travail. Un crédit, mais il nous faut rembourser maintenant. »

Sans un mot, les hommes s'habillent, enfilant les pantalons de toile épaisse et les chemises à carreaux. Des paires de vieilles bottes plus ou moins abîmées complètent l'équipement.

Elle les regarde se vêtir, sans bouger, les mains sur les hanches. Sans sentiment de gêne, les hommes enfilent les tenues rêches mais solides. Encore un indice, songe le Doc. C'est un peu comme si elle n'était pas une femme, mais un compagnon de route. Une idée explose dans sa tête « Un camarade de combat... »

La jeune femme, appuyée contre la porte, s'impatiente. « Bon, Madame Petiboon nous attend pour manger avant le boulot. Dépêchez-vous. » Le Bison, qui enfile difficilement une botte un peu trop petite, relève la tête. « Parce que si on tarde, elle aura tout mangé ? Bon, sérieusement, c'est quoi, le boulot ? » La fille hausse les épaules. « Ho, rien que tu ne puisse faire. Couper du bois, panser les chevaux, rassembler le bétail. »

Elle sourit. « Mais je crois que le plus important pour elle, c'est de ne pas être seule. Elle vous expliquera tout cela à table. Elle en a lourd à raconter. » Voyant qu'ils sont équipés, elle se

tourne et sort du bâtiment. Les autres la suivent, finissant d'ajuster leurs tenues.

Au dehors, le Doc observe à son tour les environs, plissant les yeux dans la lumière crue du soleil, cherchant un indice. Son regard parcourt la plaine, les bois, les enclos. Puis il relève la tête, regardant le ciel. Quelque chose cloche, il n'est pas tranquille. Si seulement il savait où ils se trouvent ! Mais non, cet endroit lui est complètement inconnu. Il suit la Panthère jusqu'à la porte du ranch, restée entrouverte. Les deux autres marchent en arrière, déployés de chaque côté. Le Faucon, aux aguets surveille la plaine. Rien ne semble pouvoir lui échapper.

L'intérieur du ranch leur paraît sombre, comparé à la clarté extérieure. Une douce fraîcheur y reste, maintenue par les volets mi-clos des fenêtres. Prés d'unâtre, la fermière fait cuire du pain. Sur la large table de bois trône déjà une miche entamée, à côté d'un fromage frais et d'un saucisson épais. Elle ne se retourne pas immédiatement lorsqu'ils entrent. Le Doc note une certaine tension dans l'attitude de la femme, qui se calme très rapidement.

La femme, Mme Petiboon, se retourne et s'avance vers les arrivants, essuyant ses mains sur son tablier. « Bonjour Messieurs. Veuillez accepter notre hospitalité pour aujourd'hui. Nous ne sommes pas riches, mais puisque vous avez besoin de vêtements, je suis heureuse de vous offrir ceux-ci. Vous nous rembourserez quand vous le pourrez. Allez, installez-vous et mangez. »

'Nous'. Elle n'est donc pas seule. D'ailleurs, le large lit à deux places du coin chambre le montre autant que la veste d'homme accrochée à une patère. Le petit lit d'enfant, à côté, ne laisse plus de doutes.

Le Bison, lui, ne se pose pas toutes ces questions. Il s'est assis sur le banc et commence à entamer ce qui promet d'être un énorme déjeuner. Après un regard circulaire sur la pièce unique qui compose le ranch, le Faucon s'assoit aussi. Avec un haussement d'épaules, le Doc suit leur exemple. Il est inquiet de cette gentillesse. Ces gens sont pauvres, et une telle prodigalité est suspecte.

La Panthère est restée debout. Elle semble hésiter entre s'asseoir et aider la propriétaire. Celle-ci lui fait signe de s'asseoir, et les rejoint avec une cruche de lait chaud, fumant, juste sorti de l'âtre.

Ils s'attaquent au repas et pendant quelques minutes, un silence pesant règne entre les convives. S'éternisant, il devient gênant. Levant les yeux, le Doc voit que la Panthère le regarde en fronçant les sourcils, lui montrant leur hôte du coin de l'œil. Il lui faut un moment pour comprendre l'allusion.

Sa tartine avalée, il se redresse et tourne la tête vers la femme qui les accueille. « Merci, Madame, pour ce repas. Mais, votre mari ne devrait-il pas partager cette table avec nous ? »

La jeune femme le regarde, se figeant brusquement, puis s'effondre en larmes. Ay travers des sanglots qui lui étranglent la gorge, elle leur raconte son histoire.